



Martine Burgos, Christophe Evans et Esteban Buch

Sociabilités du livre et communautés de lecteurs Trois études sur la sociabilité du livre

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Chapitre 2. Des lieux et des histoires

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1814

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Lieu d'édition : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Année d'édition : 1996

Date de mise en ligne : 26 août 2016

Collection : Études et recherche

ISBN électronique : 9782842462246



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

BURGOS, Martine ; EVANS, Christophe ; et BUCH, Esteban. *Chapitre 2. Des lieux et des histoires* In : *Sociabilités du livre et communautés de lecteurs : Trois études sur la sociabilité du livre* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1996 (généré le 19 avril 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1814>>. ISBN : 9782842462246. DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1814.

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

Chapitre 2. Des lieux et des histoires

- 1 La première difficulté qui se présente concerne le simple repérage de ces lieux. Si tous figurent sur le bottin au titre de librairie, l'association avec un salon de thé, un bar ou un restaurant n'est jamais indiquée. Ainsi, on trouve *La Fourmi ailée* (Paris 5^e) à la rubrique « librairie » mais pas à la rubrique « salon de thé » ; *Les Arcenaulx* (Marseille) sont dans la liste des restaurants et dans celle des librairies mais comment savoir, si on ne connaît pas le lieu, que pour pénétrer dans l'un il faut traverser l'autre ? *La Passerelle* (Marseille), librairie spécialisée dans la bande dessinée, à laquelle sont associés un bar, un restaurant et un stand très prospère de *manga*¹⁰⁸, est absente du Minitel, alors qu'on y trouve, sous la dénomination de libraire, *Gégé le Chinois* - diffuseur des BD japonaises - et le restaurant.
- 2 On peut évidemment se laisser porter par les connotations que suggèrent les toponymes. Ainsi, lorsqu'elles furent baptisées, deux librairies parisiennes, *Les Mots à la bouche*, *Les Mille feuilles*, ne trompaient pas sur leur double fonction ; mais la première a abandonné depuis presque sept années la restauration, tandis que le repreneur de la seconde, exploitant autrement la polysémie du nom, a ouvert à la place un magasin de fleurs. Par ailleurs *La Fourmi ailée*, *La Bibliothèque* (Paris), *La Bise noire* (Annecy), *La Passerelle* (Marseille), *L'Horloge sans aiguille* (Tours), etc. sont autant de lieux qui taisent leur originalité. Difficile également de les repérer à partir des registres de commerce puisque si la librairie et le restaurant-salon de thé-bar se partagent un même espace, les propriétaires des baux sont souvent des personnes distinctes.
- 3 C'est donc en sollicitant la mémoire et l'expérience des relations et amis, par le bouche à oreille, ou, comme les clients de ces lieux, au hasard des rencontres, que le sociologue les découvre.
- 4 La recherche est rendue plus facile du fait que la plupart de ces expériences se sont, à un moment ou un autre, inscrites dans un projet militant. Les plus anciennes ont répondu, à la fin des années soixante-dix, aux besoins en livres, en lieux de réunion et d'échange, de gens que leurs projets, leurs activités, leurs rêves rapprochaient, milieu qui fut celui de leurs créateurs et qui constituait à l'origine l'essentiel de leur clientèle. Elles ont parfois participé au réseau des « librairies différentes » et à celui des « restaurants différents ». En pénétrant dans ce réseau fantôme l'on parvient à repérer un certain nombre de ces lieux maintenant disparus. Le témoignage des inventeurs et des clients permet de mesurer la notoriété d'un petit nombre d'entre eux et le rôle qu'ils ont eu dans la

propagation et la pérennité d'un certain modèle de sociabilité à créer (ou recréer) autour du livre et de la lecture.

- 5 Le lieu auquel il est fait le plus souvent référence est incontestablement *Les Mille feuilles* (1976-1981) qui était situé à l'angle de la rue Rambuteau et de la rue des Archives (Paris 3^e). Pratiquement toutes les personnes interviewées l'ont cité pour l'avoir fréquenté ou en avoir au moins entendu parler. Ainsi, plusieurs des futurs associés du *Papier mâché* (1978-1985), installé dans un quartier du vieux Nice, connaissaient *Les Mille feuilles* ; de même que le propriétaire de *L'Horloge sans aiguille* (1986-1989), à Tours ; *Les Mille feuilles* était un établissement fort apprécié (mais pas pour ses gâteaux) de la créatrice de *La Fourmi ailée* (fondé en 1982, rue du Fouare, Paris 5^e). Le lien peut être indirect : le précédent et l'actuel libraires de *La Passerelle* (ouverte en 1989, à Marseille) connaissaient également *Les Mille feuilles*, au moins de réputation, le second ayant fréquenté, en son temps, à Nice, *Le Papier mâché*. Quant au propriétaire de la librairie *Folies d'encre*, à Montreuil, qui organise régulièrement des soirées « dédicaces et soupes », l'ancien libraire du *Papier mâché* est un de ses fidèles clients.
- 6 Toutefois, évoquer la naissance de ces lieux en terme de généalogie, *Les Mille feuilles* posant comme l'ancêtre commun, ne rendrait pas compte de leur insertion dans une configuration d'époque. Il ne semble pas qu'il y ait eu, à proprement parler, diffusion d'un modèle. Il y a, dans l'association proposée, une idée qui plaît immédiatement, qui anime et donne forme à des représentations diffuses. On devrait plutôt parler d'une source d'inspiration commune. Celle-ci s'est alimentée, dans les années 1970, à des courants très politisés et parmi les moins sectaires issus de mai 68, ceux qui exploraient de nouveaux modes d'action (anti-autoritaires, alternatifs) sur de nouveaux terrains (sexualité, écologie, etc.). Ces mouvements prônaient une prise en compte totale des besoins et des désirs de l'être humain appréhendé dans sa double et inséparable dimension psychologique et sociale. Ils se proposaient de surmonter le dualisme classique entre le corps et l'esprit, revendiquant la reconnaissance dans chaque sexe de la part de l'autre sexe. C'est pourquoi ces lieux peuvent être décrits et analysés comme des dispositifs grâce auxquels chacun est invité à expérimenter, en un même espace, des modes spécifiques d'intégration à la culture (au sens anthropologique du terme), attachés à des fonctions humaines (« lire¹⁰⁹ », se nourrir), qu'il est bon de différencier sans que cette différenciation brise l'unité du sujet (corps et esprit, collectif et individuel, homme et femme).
- 7 On distinguera deux générations : la première génération naît au milieu des années 1970, la seconde environ dix ans après. Entre temps la gauche est arrivée au pouvoir, le gauchisme a disparu, les anciens dirigeants et militants de mai 68 se sont intégrés, la dimension utopique et révolutionnaire a progressivement déserté la scène politique. On ne s'étonnera donc pas de constater que les librairies de la première génération ont été portées par des projets collectifs, tandis que l'ouverture des librairies de la deuxième génération s'inscrit dans un parcours biographique plus personnel. Cela dit, *Les Mille feuilles* est la réalisation d'un couple, le libraire de *La Passerelle* emprunte à ses amis l'argent dont il a besoin pour ouvrir sa librairie. Par ailleurs, il s'agit toujours d'individualités qui se disent et se sentent en rupture avec l'ordre établi, refusant les clivages, les hiérarchies, les oppositions qu'il perpétue. Simplement, la modalité de la rupture a changé : de la contestation politique, visant une transformation accélérée et globale de la société, elle s'est repliée sur le terrain des styles de vie¹¹⁰, travaillant les petits groupes, les mentalités dans le long terme.

- 8 L'affirmation de sa différence par rapport au milieu d'origine est un thème récurrent dans les témoignages des créateurs de ces lieux¹¹¹. Ceux que nous avons rencontrés sont, pour la majorité d'entre eux, issus des classes moyennes, pour beaucoup fils ou filles de cadres moyens, employés, fonctionnaires, instituteurs ou militaires. Quelques-uns appartiennent aux couches supérieures. Trois d'entre eux comptaient un libraire ou un éditeur dans leur famille. Tous ont fréquenté l'université. Ils ont exercé ou exercent actuellement des professions intellectuelles (enseignement, recherche, traduction, édition). On constate que la rupture revendiquée est très relative. D'une part, ces expériences de librairies différentes sont le fait de personnes qui, par leur milieu d'origine et leurs pratiques professionnelles, n'ont évidemment jamais été coupées des livres ; d'autre part, le public qui fréquente ces lieux, le réseau d'amitié et de solidarité qui en résulte et compose le milieu d'appartenance choisi, sont des réalités qui s'inscrivent très naturellement dans la continuité socio-biographique de leurs créateurs. Ça n'est pas tant avec le milieu d'origine qu'on rompt (ses membres constitueront le principal de la clientèle) qu'avec des habitudes mentales jugées périmées et sclérosantes¹¹². Ce qui est en jeu dans cette rupture, c'est un autre usage du livre, un autre rapport à la lecture, à partir d'une mise en contexte qui balaie les préjugés. Cependant, pour survivre, l'esprit de rupture qui se territorialise doit miser sur la pérennité du lieu, c'est-à-dire assurer sa viabilité économique. Les propriétaires se trouvent donc forcés de négocier de manière très fine avec les représentations du lire et du « boire et manger », les conditions matérielles de leur exercice, les attentes et les habitudes de la clientèle, etc. Il faut réaliser une gestion équilibrée, en terme symbolique et financier, la réussite économique du lieu dépendant en grande partie d'une exploitation intelligente des effets de sens produits par l'association. D'où l'importance des aménagements matériels, du choix et des installations d'objets qui sont autant d'appels au déplacement, à la circulation physique du client, à la synthèse visuelle ou à la rêverie entre les pôles du livre et de l'alimentaire, maintenus dans leur séparation et liés à la fois, créant une continuité, un lien intégrateur et une dynamisation de l'espace.
- 9 L'imaginaire de la rupture a besoin de points d'appui. Fréquemment, les inventeurs ont recours à des références historiques et littéraires qui inscrivent leur expérience dans une tradition attestée ; ils peuvent également évoquer la rencontre avec des endroits réels qui les ont directement inspirés. En premier lieu se présente le *salon littéraire*, associé depuis le XVIIe siècle à des figures féminines, proposé comme « *modèle de réception* », amical et mondain, qu'on oppose au « *modèle commercial* » (F., *La Fourmi ailée*) :
- « Bon... quand vous n'avez pas les moyens, vous ne pouvez pas être la châtelaine qui reçoit chez elle, donc, vous allez créer un espace dans lequel vous recevez, vous faites payer des gens, voilà. Si je pouvais offrir les livres et si je pouvais offrir les repas, si vous saviez ce que je serais heureuse ! » (J. L., *Les Arcenaux*)
- 10 Tout cela rappelle les caractéristiques de cette « *vie collective à préoccupation littéraire* » qui avait élu domicile dans les salons de l'élite aristocratique et bourgeoise d'Ancien Régime et que Maurice Agulhon oppose à la sociabilité bourgeoise des cercles. On peut considérer qu'à l'origine de bon nombre de ces lieux il y a un désir similaire de « *tenir maison*¹¹³ ». La nécessité de « faire payer » introduit, évidemment, une différence de taille par rapport à cet idéal de convivialité cultivée et désintéressée. Un des problèmes les plus délicats qui se pose dans l'organisation de tels lieux est justement d'empêcher que l'économique prenne le pas sur le convivial et le culturel ; un autre étant évidemment de maintenir l'ouverture du lieu tout en contrôlant la qualité de ceux qu'il accueille. Un certain nombre de dispositions (économiques et symboliques) seront prises, manifestant une réelle

inventivité dans la gestion de la dialectique du dedans/dehors, privé/public, réception/commerce, gratuit/payant, ouvert/sélectif, etc.

- 11 L'autre référence explicite est celle des *cafés*, plus souvent le *café viennois* que le café dit littéraire, probablement par modestie et parfois sentiment d'indignité culturelle du côté des créateurs, même si le rassemblement d'hommes de lettres subsiste à l'arrière-plan des évocations. On peut ainsi supposer que, dans l'esprit de l'architecte du *Café Beaubourg* (Paris 3^e), les livres mis à disposition des consommateurs, dans des niches à l'éclairage studieux, ont une fonction essentiellement connotative, de référence à cette tradition des cafés littéraires. Ils soulignent la vocation du lieu à devenir un point de rencontre de l'intelligentsia, lecteurs et amateurs d'art, à l'ombre colorée du Centre Pompidou, tout comme les citations de Philippe Sollers écrites en gros entre les glaces qui ornent les murs. C'est aussi une façon de suggérer un mode d'accueil qui ne lésine pas sur le temps accordé aux consommateurs, un espace « où l'on puisse rester longtemps »¹¹⁴. Dans le café « à la viennoise », la sociabilité se développe parce que, à l'inverse de ce qui se produit dans les cafés parisiens, les clients attablés ne sont pas sans cesse rappelés à l'ordre de la consommation. La lecture y est considérée comme une activité normale : on va au café, on lit, on y retrouve d'autres gens.
- 12 Plus exotique que l'Autriche mais plus contemporaine, la Californie a été une autre source d'inspiration. L'idée des *Mille feuilles* est née d'un voyage effectués aux Etats-Unis, en 1974 :
- « A l'époque, la Californie, c'était quelque chose de grouillant... il y avait beaucoup de magasins où on associait un endroit où l'on mange... plus que des magasins, c'était des lieux conviviaux. C'était très nouveau, pour des Européens en tout cas, qui sont très cartésiens, pour qui on ne mélange pas les torchons et les serviettes. L'idée de mélanger les livres à autre chose a d'ailleurs été très mal reçu par l'entourage... même les amis nous ont pris pour des fous, des fous gentils, pas dangereux, mais des fous quand même (...) Le dé clic s'est fait dans une boutique qui vendait d'un côté des vêtements, de l'autre côté des plantes grasses, qui pendent, peut-être même des bijoux... il y avait un petit coin restaurant, avec des jus de fruit... on est restés des heures... et on s'est dit : voilà, c'est ça, à partir du moment où il y a un endroit où on peut s'asseoir, boire un coup, se restaurer, on reste longtemps. » (A.)
- 13 De ce témoignage on retiendra, d'une part, l'idée que la satisfaction des besoins du corps produit une détente qui donne envie de s'installer dans le lieu, de profiter de l'espace ; d'autre part, qu'un certain désordre (un mélange) crée une atmosphère d'intimité qui contribue à la détente. Ce dernier point est d'une grande importance : c'est une autre manière de décliner l'effet de « chez soi », déjà repéré à propos du salon où la maîtresse de maison ouvre à quelques élus un territoire privé. En même temps, la boutique californienne est évoquée presque comme un paysage naturel, un lieu sans « tenue » obligatoire, contrairement au salon. Du coup est évacué le conformisme d'étiquette. Ici, l'intérieur, le « chez soi » est décontracté, moderne, à l'américaine, indifférent à la hiérarchie des fonctions. L'atmosphère de familiarité produite par le désordre, le bric-à-brac, le non-fonctionnel, est d'ailleurs fréquemment souligné :
- « Ici, ça n'a pas l'aspect professionnel d'une vraie librairie, avec de vrais matériaux de librairie (...). Le matériel librairie est quand même un matériel un peu austère (...) j'ai beaucoup de fouillis tout le temps, partout, parce que je n'arrive jamais à ranger... » (F., *La Fourmi ailée*)
- 14 L'esprit qui préside à l'installation des librairies est celui d'une maîtresse de maison qui emménage, attentive à préserver l'originalité de l'espace qu'elle s'approprie mais

soucieuse d'y créer une ambiance qui révèle sa personnalité, d'y imprimer sa marque singulière :

« Je n'avais aucune idée précise, quand j'ai ouvert la porte, de la manière dont j'allais décorer ça. Et puis ça s'est fait au fur et à mesure. Chaque fois, je trouvais un petit objet, un machin, qui semblait bien aller et puis ça a donné ça au final, mais j'aurais été incapable de dire, avant, comment je le voulais, ce lieu... » (B. L'Horloge sans aiguille)

- 15 A l'inverse de ces caractéristiques chaleureuses et brouillonnes du lieu, sont stigmatisés la froideur, l'austérité, l'ordre, l'anonymat du fonctionnel, autant de contre-valeurs liées au gain (de temps, d'argent) qui, dans l'esprit des libraires interrogés et de beaucoup de leurs clients, caractérisent ces vastes espaces où s'imposent les notions d'efficacité, de rendement. Les grandes surfaces du livre (Fnac, Virgin) sont bien entendu visées, mais aussi les modes de distribution à distance (France-Loisirs, Club du livre, etc.), mais encore les bibliothèques publiques dans leur version la plus moderne, la plus ambitieuse, partout où les livres sont des objets gérés, conditionnés en masse par des spécialistes, des professionnels dont on présuppose qu'ils ne sauraient s'engager personnellement puisque l'espace où ils s'activent répond à une logique qui est, ou bien celle du marché, ou bien celle d'une institution qui s'adresse à un public non identifié pour la promotion d'un produit abstrait : « la » lecture. Or, pour que vive le livre, il lui faut un cadre attaché à une personne singulière et vivante. Un certain désordre devient la marque du singulier et du vivant.
- 16 On reconnaît là des traits parmi les plus émouvants de la librairie à l'ancienne dont la mémoire hante certains de ces lieux¹⁵. Le grand-père de X. (*La Passerelle*), par exemple, tenait, dans une grande ville du Nord, une librairie renommée, spécialisée dans la bibliophilie :
- « Pour moi, un libraire, c'est quelqu'un qui touche le livre, c'est le plaisir d'aller toucher le livre (...). Mon grand-père était libraire, de vieux livres. Quand j'ai ouvert la librairie de BD, eux, ils ont fait faillite. Pourtant c'était une librairie réputée dans la France entière, une librairie catholique, une vieille librairie, vieille France, il portait des manches de libraire, il avait son béret, qui sortait au milieu des livres... une librairie, une merveille ! comme dans Le Nom de la Rose, on avait l'impression d'être dans un palais, avec des souterrains, des planches pour passer au-dessus des livres... »*
- 17 La nostalgie des temps anciens est celle d'une enfance bourgeoise qui fut, pour X., période du secret partagé avec les frères, de la transgression d'interdits (celui qui pesait, en particulier, sur ces bandes dessinées qu'il lisait en cachette, en rusant). Dans son récit, l'ancienne transgression s'impose comme la condition d'une affirmation poétique de soi, une fois que l'expérience militante qui fut rupture radicale avec le milieu d'origine a été menée jusqu'à son terme. X. a été maoïste et s'est « établi » en usine. Après l'exaltation de l'engagement survient l'installation dans un quotidien désenchanté, celui du milieu ouvrier dans lequel on finit par s'intégrer quand on a compris que la révolution n'aurait pas lieu. Une autre routine s'instaure. Dans ces conditions, l'ouverture d'une librairie « fraternelle » est, sans trahir l'engagement de jeunesse qui inaugure un itinéraire personnel, une manière de renouer avec une histoire familiale dont on apprécie, après coup, le sens des valeurs (en quoi elle s'oppose au monde du commerce et à la loi du profit).
- 18 Le cas de X. paraît symptomatique d'un moment où s'est affirmé un intérêt très fort, et quelque peu mythifiant, à l'égard des temps anciens, des sociétés traditionnelles, des modes de production précapitalistes, ou des secteurs qui échapperaient, par essence, à la domination exclusive du calcul économique. Le livre devient très facilement l'emblème

des apories de la société bourgeoise : à la fois marchandise participant de la logique marchande et l'un des instruments essentiels de l'émancipation humaniste ; inspirant, d'un côté, les forces de résistance au pouvoir dissolvant de l'argent, sur un mode qu'on serait tenté de qualifier de passéiste, soutenant, de l'autre, une imagination utopique, progressiste, rêvant d'instaurer d'autres formes de solidarité, une autre manière d'établir le lien social. Dans la perspective de leur commune hostilité au modèle économiste, les deux dernières tendances se rapprochent : la nostalgie des temps anciens rejoint le désir d'inventer de nouvelles formes de relations humaines. On ne s'étonnera donc pas de trouver dans ces lieux un mélange d'ancien et de moderne, d'audace dans le contenu et de traditionalisme dans la forme. Côté innovation, les livres mis en vente possèdent presque toujours un potentiel critique, parfois même subversif, par rapport à l'offre de lecture environnante¹¹⁶ ; la présence des nourritures terrestres crée la surprise dans un lieu en principe exclusivement dévolu à celles de l'esprit. Côté tradition, comme dans la librairie « à l'ancienne » fortement marquée par la personnalité du libraire et auquel le client fait, d'une certaine manière, allégeance, la fréquentation de tel ou tel des lieux de notre corpus n'est pas insignifiante ; elle implique un minimum d'accord avec la sensibilité et les choix du libraire et de ceux qui lui sont associés. On notera enfin que le décor n'est (presque) jamais « moderniste », aux antipodes de l'esprit « design » ; côté cuisine, on fait appel au savoir-faire de la maîtresse de maison plutôt qu'à l'inventivité expérimentale de la nouvelle cuisine.

- 19 Autres indices révélateurs de cette ambivalence : l'implantation des librairies dans les centres historiques qui sont restés des quartiers populaires¹¹⁷ et la faiblesse des liens que leurs créateurs avouent avoir entretenus avec la population autochtone. On est au milieu du peuple mais pas tout à fait « avec » et certainement plus « au service ». Ces quartiers sont choisis en raison de leur centralité ou pour des raisons économiques, certes, mais davantage encore pour l'enveloppe protectrice qu'elle assure à ces « lieux de vie » différents, sans les absorber ni les rejeter. On se retrouve entre soi dans un environnement socioculturel tolérant, des quartiers paisibles où travaillent et résident en famille des petites gens, artisans, ouvriers, avec leur lot d'immigrés dont l'intégration paraît, à l'époque, assurée. Pas d'installation dans les zones industrielles. Pas ou peu de prosélytisme culturel en direction du voisinage. Le choix des quartiers historiques et populaires représente un compromis réussi entre la fidélité aux engagements politiques et le besoin de se retrouver sur un territoire rassurant, lieu des sorties nocturnes, idéologiquement confortable. Les habitants de ces quartiers, on ne cherche pas véritablement à les approcher ou à les attirer. Il suffit de s'approprier, sur un mode fantasmatique, l'image du « peuple » et de la sociabilité chaleureuse et conviviale qui est présumée être la norme.
- 20 La démarche conserve cependant une indéniable sincérité. On ne saurait la réduire à la consommation de signes. Elle correspond plutôt à l'installation au cœur d'un récit, entre fiction (réaliste) et projet politique (utopique), dont les libraires et leur clientèle ont voulu réactiver la dynamique, tandis que le quartier fournissait figurants et décors.
- 21 Ces lieux réalisent une alliance équilibrée entre le conservatisme des apparences (côté décor) et le progressisme de l'idée (côté formule), l'enracinement de protection dans le petit groupe (côté nourriture) et le désenclavement, l'affirmation d'un projet aux dimensions de la société globale (côté lecture).
- 22 On repère dans les propos de la créatrice des *Mille feuilles* cette ambition caractéristique d'inscrire le changement dans un mode de rapport traditionnel, avec lequel on fait

alliance contre une modernité aliénante, en prenant appui sur le quotidien et le proche. A.D. affirme d'une part que son projet « *c'était une démarche de changement de vie, c'était pas une démarche d'ouvrir un commerce... L'idée, c'était d'inventer quelque chose, c'était pas d'ouvrir une librairie* » ; d'autre part, évoquant l'emplacement de sa librairie (« *c'était très joli, à l'angle d'une rue, c'est toujours assez beau* »), sa clientèle (« *quasiment que des habitués* »), des intellectuels, des professeurs, des gens qui travaillaient au Centre Pompidou, qui passaient, sans horaire fixe, parfois juste pour prendre un café, elle reprend naturellement à son compte le discours du « *quartier village* », avec sa sociabilité de voisinage, sa sensibilité aux frontières d'un territoire de marche (et de marché) qui reste cependant ouvert : un angle c'est aussi un croisement de rue donc d'itinéraires.

- 23 Pour les militants des années 1970, ces librairies ont été des ports d'attache où l'on venait faire provision d'idées, d'informations, partager des projets, préparer les actions, mobiliser, prendre la mesure de son impact idéologique et politique. Ce fut tout particulièrement le cas du *Papier mâché* à Nice, de la *Bise noire* à Annecy, deux expériences assez proches par leur caractère militant, en particulier le rôle fédérateur qu'elles eurent pour l'ensemble des mouvements politiques et associatifs de leur région, et la forme collective de leur gestion. La proximité des dates de création de ces deux librairies (1976, 1977) n'est pas due au hasard :

« C'était l'après 68 et ses derniers avatars. On ne croyait plus beaucoup au militantisme d'organisation. On avait donc envie de monter un lieu où l'on puisse à la fois avoir une activité plus ou moins militante et en faire notre travail. » (Chr., 48 ans, ancien libraire du *Papier mâché*¹¹⁸)

- 24 Autour de cette librairie-restaurant dont la gestion fut caractérisée, selon Chr., par l'« *amateurisme le plus délirant* » (mais ça n'est pas forcément une critique dans sa bouche), se réunissent des représentants de toutes les organisations gauchistes, post-soixante-huitardes, qui ont fait peu ou prou parler d'elles dans la décennie soixante-dix, mouvements féministes, homosexuels, courant syndicaliste autogestionnaire, mouvance P.S.U., etc. Quelque chose de très spécifique à cette période les réunit :

« C'est difficile de qualifier ça, dix ou vingt ans après...on avait tous soit vécu dans des communautés, soit participé à des dynamiques de groupe, des trucs psy... on avait tous au moins une interrogation sur le pouvoir. Et on n'en voulait pas. »

- 25 On décèle dans tous les aspects de cette expérience l'impact des courants anti-autoritaires caractéristiques de cette période : refus d'admettre le caractère insurmontable des clivages, instaurés puis perpétués par le rapport de domination de classe, de sexe, qui cautionnent les hiérarchies sociales ; refus de la séparation travail/loisir, de la division sexuelle des rôles, du travail manuel et du travail intellectuel, de l'opposition entre désir et devoir, entre l'instance du je et celle du nous. Il s'agit de « *transformer le travail, de vivre une expérience de travail complètement différente du salariat normal* »¹¹⁹ mais aussi « *de se retrouver entre nous et de se faire plaisir... avec soi-disant l'idée de repartir, d'être la base de plein de choses (...)* »¹²⁰. « *Entre nous* », c'est-à-dire entre « *intellos de gauche, pour dire vite* »¹²¹ partageant le même enthousiasme « *délirant* », les mêmes généreuses illusions, et qui éprouvent un besoin vital de se retrouver pour consolider leur solidarité, leur désir d'action, affirmer leur existence de « *milieu* » face à une ville « *dure* » :

« Alors, à la fin des années 70, on s'est retrouvés suffisamment nombreux pour se replier sur un lieu comme ça. C'est vrai qu'on n'avait pas du tout une clientèle de quartier mais c'était un milieu, en fait la clientèle c'était un milieu, pas une zone géographique. C'était un quart d'enseignants et un quart de travailleurs sociaux, le reste étant tout et n'importe quoi... quand je dis un quart, c'était bien plus... »

- 26 L'action d'agitation politique en direction des « masses » marque un temps d'arrêt ; on choisit de développer une forme de militance par l'exemple, une pratique qui alimente la réflexion à partir d'un microcosme protégé. Au désir de créer une enclave bouillonnante d'idées, un lieu d'expérimentation sociale, se mêle le besoin du repli, du regroupement communautaire comme réponse choisie à l'hostilité d'un environnement qu'on désespère de transformer¹²².
- 27 Dans ces conditions on ne s'étonnera pas d'apprendre que *Le Papier mâché* a été un lieu de très forte convivialité. Pas seulement dans la partie restaurant :
- « Le restaurant était un bon instrument de cette convivialité. C'est quand même bien de manger ensemble, surtout en France, c'est bien connu, c'est un lieu de convivialité important, le repas, mais la convivialité, elle était au tout début du projet et la librairie était aussi un lieu de convivialité, important. »
- 28 Précisons que la convivialité ne s'exerce pas selon les mêmes modalités dans le restaurant et dans la librairie, que l'investissement personnel dans la préparation d'un plat ou dans la suggestion de lecture ne relève pas du même type d'imaginaire du lien social. L'un puise directement dans l'histoire familiale du sujet, son inscription dans une culture, un milieu qui l'a fait ce qu'il est, et inscrit le don culinaire dans une logique de partage qui passe nécessairement par l'interprétation, voire la traduction, d'un code des goûts à l'autre¹²³ ; l'autre projette une communauté à venir, un absolu de la communication qui, dans le domaine littéraire tout particulièrement, donne à l'expression des différences de goût, même les plus légères, l'intensité dramatique de désaccords hautement significatifs, réintroduisant dans le débat les enjeux toujours vivaces des clivages sexuels, catégoriels, culturels que le groupe voulait surmonter (et surtout pas évacuer)¹²⁴.
- 29 *La Bise noire* assume pour la région d'Annecy, à la même époque, un rôle similaire à celui du *Papier mâché* pour Nice. A l'origine de la librairie, on trouve deux amies dont l'une est une militante antinucléaire connue, l'autre a travaillé dans une librairie réputée d'Aix-en-Provence. *La Bise noire* appartient aussi au réseau des librairies différentes. Elle devient rapidement le lieu de rencontre et de réunion des militants des mouvements écologiques, alternatifs, anti-nucléaires, pacifistes, objecteurs de conscience et paysans-travailleurs, très actifs en Savoie. Assez vite, une association de bénévoles, *La Couverture*¹²⁵, installe au fond de la librairie, côté cour, une petite cafétéria qui permet aux clients de la librairie de discuter et de prolonger leur visite. Mais, dès la création du lieu, a été prévu un coin-accueil (signalé essentiellement par la présence d'un *canapé*) dont la cafétéria n'est qu'un développement organique¹²⁶ :
- « C'est un peu le rêve d'avoir un endroit qui soit un endroit de culture et en même temps de bouffe. Moi, je trouve que c'est lié, en plus. Il y a une espèce d'utopie, là-dedans, que je comprends bien. (...) Le mélange, ça a toujours tenté les gens, je pense... » (C., femme, 45 ans, enseignante)
- 30 A *La Bise noire*, tous ceux qui appartiennent à la « mouvance » viendront s'approvisionner en livres, en revues, se documenter, découvrir les auteurs, les maisons d'édition qu'ignorent les autres libraires d'Annecy, faire circuler les informations sur la vie associative, etc. Le local, situé dans la vieille ville, est occupé au rez-de-chaussée par une imprimerie, la librairie est installée au premier étage. L'écrit lu et produit (l'imprimerie est intégrée au projet) est le support d'un savoir, de techniques à partager et à mettre en pratique, l'emblème d'un état d'esprit différent, d'un projet alternatif de société, un moyen de communication essentiel pour la diffusion des idées ; grâce à lui, chacun prend

conscience qu'il participe d'un courant d'idées sans se sentir en aucune manière inféodé à un groupe ou à une idéologie :

« C'était un milieu militant alternatif, un peu anar, un peu écolo... c'était des gens marginaux, pas très clairement fixés dans le professionnel... il y avait des artisans, des... des gens qui cherchaient... Ça fait quinze ans en arrière, tout le monde n'était pas encore établi, loin de là ! (...) C'était marrant d'ailleurs, parce qu'il y avait à la fois ce mouvement d'être attiré et puis à un moment aussi de dire qu'on était de nulle part. » (M., homme, 45 ans, imprimeur et éditeur)

- 31 Très peu d'enseignants dans ce milieu, à la différence de l'expérience précédente, mais une manière originale de faire évoluer la librairie en s'appuyant sur les compétences livresques des clients. Ainsi les libraires travaillent avec une femme qui connaît bien le livre pour enfants ; un aumônier de prison leur apporte son aide ; des amateurs de poésie, des agriculteurs intéressés par la culture biologique, informés par des revues spécialisées et confidentielles, suggèrent l'achat d'ouvrages qui vont compléter, enrichir tel rayon, etc.
- 32 La création des librairies étudiées ne s'inscrit pas nécessairement dans un projet aussi évidemment militant et collectif que celui du *Papier mâché* ou de *La Bise noire*. La plupart de ces projets ont été élaborés en couple : mari et femme (*Les Mille feuilles*, *L'Horloge sans aiguille*), association d'amis (*La Fourmi ailée*, *La Passerelle*), de sœurs (*Les Arceaux*). Naturellement, ces personnes bénéficient d'un réseau de connaissances, de relations dans des milieux divers, militants et/ou professionnels. Il leur faut cependant se constituer une clientèle, c'est-à-dire convaincre de la pertinence de la formule des gens qui n'y sont pas acquis d'avance. On voit la différence avec ce qui s'est passé à Nice et à Annecy où les expériences, portées par un groupe, bénéficiaient du soutien d'un milieu activiste, composé de gens que les finalités de leur quête, leur désir de « *changer la vie* » rapprochaient même si les moyens d'y parvenir et les terrains où s'exerçait ce désir les différenciaient. Ces milieux étaient suffisamment homogènes et divers pour être spontanément à la fois convivial et demandeur de livres. Actuellement, les librairies-salons de thé-restaurants sont des lieux plus « culturels », moins « politiques », mais elles ont conservé la fonction de refuge qu'assumaient les librairies militantes. Ceux qui les fréquentent disent qu'ils s'y sentent à l'abri du monde, hors du temps ; on peut s'y restaurer au sens physiologique et identitaire, rêver entre soi. D'autre part, d'une manière ou d'une autre, on trouve à l'origine du lieu le désir de proposer aux clients, par l'association du livre avec une pratique alimentaire dont la convivialité est construite par la tradition, une autre manière de lire, dans la perspective de cette convivialité. Ce qui ne suffit probablement pas à « *changer la vie* » mais laisse entendre, voir, sentir, que la lecture n'est pas exclusivement ou nécessairement un acte solitaire, qu'elle peut bénéficier de son inscription dans des lieux (relativement) ouverts, dans des pratiques (mesurées, contrôlées, ritualisées) de sociabilité au moins potentielle.
- 33 L'examen de l'aménagement intérieur des librairies-salons de thé-restaurants, appréhendées comme des dispositifs ouvrant cette perspective, la suggérant sans l'imposer, faisant confiance à la compétence des usagers-lecteurs pour interpréter l'organisation de l'espace dans son unité, permettra de saisir les raisons des succès, des échecs, les limites propres à ces expériences mais aussi les enseignements que, d'une manière générale, on peut en tirer pour favoriser l'intégration de la lecture aux pratiques ordinaires de la vie sans qu'elle y perde de sa spécificité, ou même de son prestige.

NOTES

108. Les mangas sont des bandes dessinées japonaises. Un informateur pense que la traduction littérale du japonais signifiait «*écriture dérisoire* ».

109. Les guillemets évitent de préciser les multiples usages et fonctions attribuées à la lecture : communication, connaissance (de soi, du monde, des autres), réflexion, construction identitaire, transmission des codes, des schèmes cognitifs, narratifs, conservatoire de la mémoire collective, etc.

110. Voire de l'art de vivre : « *La culture devrait être accessible à tous, mais sous toutes ses formes : boire un Cassis ou un Montrachet, acheter un livre et regarder une gravure ancienne.* » (J. L., propriétaire des Arcenaulx, Marseille)

111. Quand on lui demande si le fait de manger dans une salle dont les murs sont couverts de rayonnages n'est pas quelque peu transgressif par rapport au modèle de l'appartement bourgeois qui veut qu'à chaque fonction soit réservé un espace, J. L. rétorque : « Oui mais moi je n'ai rien d'une femme bourgeoise, donc je m'en fous complètement. »

112. C'est pourquoi l'on peut être « de la bourgeoisie » sans être « bourgeoise ». Cf note précédente.

113. « *Tenir maison, c'est avoir cette large disponibilité d'accueil qui nous montre la combinaison sans doute spécifique de l'ouverture au public (dans la limite d'un certain niveau social, bien entendu) et du caractère pourtant privé et presque familial du centre.* », Maurice Agulhon, *Le Cercle dans la France bourgeoise, 1810-1848, étude d'une mutation de sociabilité*, Armand Colin, 1977, p. 25.

114. Voir l'entretien de Carlo Aslan et Line Dru avec Gilbert Costes, maître d'ouvrage et propriétaire du Café Beaubourg, « Pourquoi le café ? » in : *Cafés*, Editions du Moniteur, 1988.

115. La librairie « pure » la plus souvent citée comme référence par les personnes qui ont participé à ces expériences reste de manière très significative la librairie *Tschann* à Paris (et à Marseille, *L'Odeur du temps*).

116. A titre d'exemples, citons le fonds d'ouvrages révolutionnaires et de littérature d'avant-garde dans une librairie du Vieux Nice ou encore une librairie homosexuelle installée dans un quartier populaire de Paris. Une librairie féministe, une librairie spécialisée dans les bandes dessinées sont des lieux rares. En revanche, la promotion du roman noir à proximité de Gallimard étonne moins et *Les Arcenaulx* sont, actuellement, tout à fait en symbiose avec leur environnement.

117. Il y a peu d'exceptions et seulement dans la période récente, au moment où la formule a perdu de sa force subversive.

118. Il travaille actuellement dans une maison d'édition.

119. Les permanents reçoivent tous le même salaire (aux environs du Smic), les associés tournent sur les différents postes de travail, côté restaurant, côté librairie.

120. N., actuellement documentaliste, associée très tôt au projet, souligne également l'importance du plaisir et de l'entre soi. Elle évoque à ce propos le peu de ménagement avec lequel le groupe rejette un militant qui souhaitait que la librairie soit ouverte « pour le peuple » : « *Nous, on s'en foutait, on était, après avoir milité, tous, à se dire : "On fait pour nous", et puis, si ça peut faire plaisir aux autres, tant mieux, mais" c'est pour nous"... Et puis les quelques nanas qui étions là, en plus, dans les groupes femmes, ça avait été ça aussi : "On pense d'abord à partir de nous", pas vraiment par égoïsme, parce que si tu n'es pas clair avec toi-même, tu ne peux pas faire quelque chose... Bon, on n'allait pas faire une espèce d'apostolat...* »

121. Dans le groupe des fondateurs on trouve plusieurs universitaires et deux directeurs de recherche au CNRS.

122. Symptomatique de cet état d'esprit, la réflexion de N. : « On a été très satisfaits le jour où on a appris que la rue où on s'était installés, c'était l'ancienne rue du ghetto. Ça nous a plu. »

123. Chr. raconte, qu'au début, beaucoup de personnes participaient à l'élaboration des menus, en fonction de leur origine : « Par exemple, N., en tant qu'Arménienne... mais on avait aussi une Danoise... on a eu un prince afghan, enfin, il disait qu'il était prince, c'était un étudiant, c'est possible, après tout, dans les sociétés féodales, il y a beaucoup de princes... Il nous a fait un plat afghan qui, au fil des années... qu'on a gardé, qu'on a intégré et je me demande si il ressemblait, à la fin, au truc initial, surtout qu'on avait été obligé de s'adapter aux produits qui existaient... »

124. « Donc, dans la librairie, on avait un peu de tout, et moi j'étais très satisfait de ce qu'on avait, en gros. Je déteste Tournier mais c'était bien parce que ça me permettait de temps en temps de passer mes nerfs... et puis, c'est moi qui avais raison, tout de même, puisque dix ans après, Tournier a fait quand même quelques déclarations fracassantes sur l'avortement... C'est moi qui avais raison... Ces imbéciles d'instits ! les nanas ! Les nanas en plus ! Putain ! c'est les nanas qui aimaient Tournier ! Pourtant je leur expliquais, mais enfin, bon ! ». (Chr.)

125. L'autre association installée dans le local s'intitule, non moins significativement, *L'Asile*.

126. En revanche, l'évolution de la cafétéria au restaurant obligera à assumer au plan matériel la gestion d'une rupture. Il n'y a, entre la partie librairie et la partie restaurant, qu'une simple et (trop) légère cloison qui laisse passer les odeurs et les bruits. Cette constatation perturbe l'unité symbolique recherchée du lieu et force d'une certaine manière à choisir entre le confortable et l'utopique.